

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME PREMIER

II

1882

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS

G. MASSON, LIBRAIRE

20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1883

Le père, nommé Bah, est originaire de la province de Kien-Wai et habite Phnompénts actuellement.

La mère, nommée Ut, habite la province de Kiên-Svai.

Age des parents, impossible à déterminer exactement. — D'après son estimation, le père aurait quarante-huit ans environ.

Tuy est leur troisième enfant; ils avaient eu deux garçons, morts il y a quatre ans de la variole, âgés de quatre et six ans, et une fille morte en 1880, âgée de deux ans.

Leur conformation extérieure n'a donné lieu à aucune remarque.

Tuy n'avait aucune excroissance à la région sacrée, au moment de sa naissance, et ses parents ont remarqué avec étonnement, vers la fin du premier mois, l'apparition d'une petite tumeur qui n'a fait que s'accroître depuis cette époque.

Actuellement, sa longueur est de 13 centimètres, et son extrémité est recourbée à angle droit. Consistance grasseuse. Insensibilité presque complète de la peau au toucher et à la température; la pression et les tiraillements ne provoquent aucune douleur.

On sent une espèce de cordon central de consistance fibreuse dans toute la longueur, et on peut reconnaître que ce cordon va s'insérer dans le sacrum, reconnaissable avec le coccyx. L'appendice ne présente pas de pilosité particulière. La peau est de couleur semblable à celle de la région voisine.

#### COMMUNICATION

#### NOTE SUR LES GALIBIS

PAR M. LÉON RÉROLLE

LIEUTENANT DE VAISSEAU

J'ai eu l'occasion de visiter une tribu indienne de la Guyane; M. Chantre veut bien m'engager à vous en parler. Étranger aux études d'anthropologie, je ne saurais vous donner des renseignements scientifiques; mais je serai très heureux si mes simples souvenirs peuvent vous offrir quelque intérêt.

Le navire sur lequel j'étais embarqué, à la station locale de la Guyane, remontait quelquefois le Maroni, grand fleuve qui sépare nos possessions de celles des Hollandais. Nous venions mouiller près du pénitencier de Saint-Laurent, sur la rive droite. C'est sur l'autre rive, basse et boisée comme tout le littoral guyanais, que sont dispersés, au sein même de la forêt, les *carbets* (huttes) des *Galibis*.

Ces sauvages traversent fréquemment le fleuve. Leurs pirogues sont faites d'un tronc d'arbre creusé, longues et effilées, très peu hautes. Sur de petits bancs prennent place les divers membres de la famille, le père qui pagaye et gouverne à l'arrière, la vieille mère toute ridée, la jeune femme qui allaite son petit, puis les autres enfants, tous tournés face à l'avant, graves et silencieux. Leurs corps rouges ont dans l'eau des reflets très vifs. S'il vient à pleuvoir, une feuille de palmier sert de parapluie; elle pourrait aussi servir de voile. La pirogue glisse vite et sans bruit; la pagaye, en bois aussi léger que dur, souvent de forme élégante, a sur la rame cet avantage que l'on peut avec elle s'engager dans les criques les plus étroites, obstruées de branches, et que le canotier a l'œil sur le but à atteindre au lieu de lui tourner le dos.

Les Galibis montent à bord de notre bâtiment et nous vendent quelques poteries, des gargoulettes, du poisson, des perroquets; ils connaissent à merveille les sous et la menue monnaie blanche, mais une pièce d'or ou un billet de banque déroutent toutes leurs idées financières. Après nous avoir fait visite, ils reprennent avec une grande sobriété de gestes et de paroles leurs places respectives et vont au village de Saint-Laurent, errer tout le jour à la recherche du *tafia* ou de l'eau de vie. Le soir, ils sont complètement ivres, et c'est avec peine, au milieu de scènes indescriptibles, que les enfants parviennent à remettre à flot les pirogues et à regagner l'autre rive, entraînant leurs respectables parents. Si l'ivresse les abrutit, il est rare qu'elle les rende violents; parfois ils se roulent à terre et le plus fort frotte de sable son adversaire; celui-ci lève long-

temps les mains au ciel et les frappe l'une contre l'autre en signe de désespoir.

A mon tour, j'ai fait plus d'une visite aux Galibis. Leurs *carbets* s'élèvent sur le bord même du fleuve, assez espacés, environnés de la végétation la plus belle et la plus sauvage. Ils consistent simplement en deux toits de feuillage adossés et descendant jusqu'à terre, formés de feuilles de balisiers repliées sur elles-mêmes et fortement serrées, recouverts, en outre, par les palmes du palmier *maripa*. Des pieux hauts de 4 à 5 mètres au plus supportent cette toiture et servent à suspendre les hamacs; le sol fourmillant à la Guyane de petites bêtes dangereuses ou désagréables, le hamac y est, même pour l'indien, un objet de première nécessité. Le sol du *carbet* reste nu, les enfants s'y roulent dans la poussière, près du feu et de quelques ustensiles de ménage. Je n'ai vu chez les Galibis qu'une seule case à un étage, avec plancher en bois; un tronc d'arbre taillé servait d'escalier. C'était le comble du bien-être et du luxe, la demeure du chef de la tribu.

L'indien Galibi est de taille moyenne, plutôt petite, mais assez robuste et bien fait; l'expression de sa figure est souvent fine et un peu défiante. Les cheveux sont abondants, durs et lisses, d'un beau noir bleuâtre; les hommes les portent volontiers courts sur le haut de la tête, mais tombants sur les côtés et en arrière. Les femmes se coiffent avec un certain soin, ramassent leurs cheveux en chignon ou en deux longues tresses et se rendent mutuellement le service d'en chasser les parasites; service intéressé, car c'est là une proie qu'on absorbe avec plaisir. Je n'ai point vu de cheveux blancs; les vieillards sont d'ailleurs très rares, et l'abus du *tafia* en est la cause. Ce qui m'a frappé le plus, c'est cette couleur rouge de tout le corps, couleur chaude, extrêmement lumineuse, attirant les regards de très loin. Sans doute l'habitude de se barbouiller de *rocou*, l'ardeur du soleil, le contact de la poussière rougeâtre qui se détache du sol, l'expliquent en partie; les enfants nouveau-nés ont une teinte beaucoup moins vive. J'ai vu quelques métis;

tous avaient les cheveux crépus du nègre [et la peau rouge du Galibi. Ces métis vivent avec les indiens, sont adoptés par eux et sans aucun doute sont les produits d'une mère indienne et d'un père nègre.

En général, les Galibis m'ont paru avoir les sourcils peu fournis, les yeux noirs, légèrement bridés et relevés aux coins à la chinoise. Ils n'ont pas de barbe; leur bouche est un peu plus forte, mais non disgracieuse. Les pieds et les mains sont très petits, le buste est assez grand. Les enfants et les femmes ont le ventre très saillant; ces dernières sont formées de très bonne heure, ont des seins en pointe, la figure ronde et douce. Leur costume se réduit à une pièce d'étoffe appelée *calimbé*, qui s'enroule en avant et en arrière autour d'une ceinture de corde; ajoutez à cela deux paires de larges jarrettières en coton, l'une au-dessus du genou, l'autre au jarret. Ces ligatures, extrêmement serrées, déforment la jambe et l'atrophient; elles sont spéciales au sexe féminin et la plus petite fille en porte aussi bien que la plus vieille femme. J'ai vainement cherché la raison de cette mode bizarre. Serait-ce un symbole indiquant que la femme est vouée aux occupations domestiques, qui demandent moins de courses et d'efforts que la chasse, apanage du sexe fort? mais le regretté D<sup>r</sup> Crevaux raconte que chez les Roucouyennes, tribu de l'intérieur, ce sont, au contraire, les hommes qui portent ces jarrettières. Il ne s'agit pas, comme on me l'a dit, de se protéger contre la morsure des serpents, car je présume que les deux sexes y tiendraient.

Les *Galibis* usent d'ailleurs en cas de morsure d'un procédé très rationnel; ils pratiquent au-dessus de la plaie de fortes ligatures, puis les desserrent et resserrent de temps en temps, tâchant de ne laisser le venin s'introduire dans l'économie qu'à doses faibles, non toxiques.

Si les Galibis s'habillent peu, en revanche ils se teignent de diverses façons. Avec le fruit du *rocouyer* (*Bixa orellana*), ils fabriquent une matière colorante d'un rouge de sang, dont la femme aime à enduire son mari avant de se peindre elle-

même ; le suc de la baie du *genipa* lui sert, en outre, à tracer sur son propre corps des dessins formés de lignes entrelacées, d'un noir bleuâtre. Parfois elle simule autour de sa bouche une deuxième bouche démesurément grande, avec de longues dents ; une étoile au front et des moustaches partant, non de la lèvre supérieure, mais du milieu de l'aile du nez, complètent ce masque des jours de fête. Les chefs des tribus de l'intérieur portent de superbes coiffures en plumes de toucan, au-dessus desquelles se balancent comme les antennes de scarabées gigantesques de longues plumes étincelantes de queues d'aras ; mais cet usage se perd chez les Galibis, trop indolents pour se faire de telles parures. Les femmes ornent leur poitrine de colliers en verroterie européenne, en graines du pays ou en dents d'animaux ; elles ne dédaignent pas les bagues et boucles d'oreilles qu'on leur donne et se passent dans la lèvre inférieure une épingle qui, chez les Charruas, tribu éteinte de la Plata, était réservée à l'homme.

Le premier accueil des Galibis est très froid. Les hommes, étendus dans leurs hamacs, tournent à peine la tête ou regardent l'étranger d'un air défiant, ennuyé ; mais si, sans se préoccuper de cette indifférence, on pénètre dans le *carbet* et l'on visite amicalement toute chose, on voit bientôt les maîtres du lieu s'appivoiser et, sans se départir de leur calme, offrir au visiteur ce qu'ils peuvent. Nourriture et boissons leur sont fournies par une plante bien connue, le manioc, dont la culture est des plus simples ; après avoir râpé la blanche farine des tubercules, ils en extraient les sucs vénéneux au moyen d'un tamis en paille ou en feuilles de palmiers ; puis fabriquent les galettes de *cassave*, pain quelque peu fade, et le *cachiri*, liqueur violette douceâtre, à la préparation de laquelle la salive sert comme ferment. Les Galibis mangent aussi beaucoup de poisson, bouilli et fortement pimenté, quelquefois de la viande grillée de cochon sauvage (*patira*). Pour la pêche et la chasse, ils tendent à abandonner l'usage des longues flèches à hampe de *gynerium*, faites d'un os recourbé ou d'une pointe de bois dur tailladée,

dont se servaient leurs ancêtres ; ils préfèrent les flèches à pointe de fer, notre hameçon et nos vieux fusils. Ils élèvent dans leurs *carbets* une race de chiens à grandes oreilles pointues, petits, mais déliés, et qui chassent, paraît-il, avec grande ardeur. L'usage d'armes empoisonnées m'a paru totalement inconnu.

L'industrie est en décadence. Les femmes tissent des hamacs en fil de coton et fabriquent diverses poteries, gargoulettes ou écuelles, avec une argile rougeâtre qu'elles cuisent, vernissent et ornent d'arabesques fantaisistes. Rarement leur art s'élève, comme chez les Roucouyennes, jusqu'à la représentation de formes animées ; j'ai vu seulement quelques sièges en bois très grossiers, qui simulaient vaguement un lézard ou une tortue.

Ces malheureux sauvages disparaissent et nous assistons à leurs derniers moments. L'alcool les tue ; les enfants eux-mêmes n'ont jamais autre chose à demander à l'Européen. Leur intempérance n'a d'égale que leur paresse : ils passent tout le temps qu'ils peuvent dans leurs hamacs, à moitié ivres ou endormis, ou tirant d'une flûte en bambou très primitive quelques sons doux et sourds. Le hamac tient dans leur vie la place du cheval dans celle de l'Arabe ; c'est moins fier et moins glorieux. Je dirai cependant à leur éloge qu'ils connaissent et respectent la propriété. Je ne crois pas qu'il se commette jamais de vol chez eux et si, dans un *carbet*, on marchande un objet quelconque en l'absence de son propriétaire, celui-ci fût-il un petit enfant, jamais on ne l'obtiendra.

La famille existe chez les *Galibis* ; elle y a même de l'importance. L'homme peut avoir plusieurs femmes, mais en général il n'en a qu'une et en est très jaloux. Je voudrais vous raconter les épreuves auxquelles sont soumis les aspirants au mariage, épreuves curieuses, paraît-il, mais je n'ai pu en être témoin. Les croyances religieuses sont presque nulles.

Cependant le *piäi*, prêtre, médecin ou sorcier, possède une certaine influence ; il pratique son art dans une petite cage en feuilles de palmiers, vide à l'ordinaire, où l'on entre en ram-

pant. Enfin, les cérémonies funèbres durent plusieurs jours et j'ai pu assister au début de l'une d'elles. Le mort est ficelé dans son hamac et suspendu au centre du *carbet* : les femmes de tout âge forment un cercle autour de lui, se tenant toutes par les mains, les paumes en dehors, puis la plus âgée, frappant le sol d'un bâton pour marquer la mesure, entonne un chant lugubre que les autres reprennent en chœur. Les rondes et les chants continuent, s'animent peu à peu, jusqu'au moment où chacun s'arrête exténué pour boire le *cachiri* ; la liqueur aimée s'étale dans des pirogues déhalées à terre et y forme des lacs recouverts de feuilles de bananiers : les hommes surtout en font une consommation effrayante, tout en continuant de chanter et de se lamenter entre eux dans un coin de la scène. L'ivresse termine la cérémonie et le lendemain le mort sera enseveli avec soin dans son *carbet* ou dans la forêt. Chez les Roucouyennes et d'autres tribus guyanaises, il est, au contraire, brûlé.

#### APERÇU SUR LES CARACTÈRES ETHNIQUES DES ANSHARIÉS ET DES KURDES

PAR M. ERNEST CHANTRE

Le nombre des peuples habitant actuellement les vastes régions de l'Asie occidentale que j'ai traversées dans le courant de l'année dernière est très considérable.

La plupart, nomades ou semi-nomades, ils sont nominalement sujets ottomans ou perses, quelques-uns sont russes. Un grand nombre sont soumis aux lois du pays auquel ils appartiennent, mais beaucoup résistent encore. Quant aux sédentaires, ils ne le sont pas depuis longtemps, principalement dans le voisinage du désert, en Mésopotamie, par exemple. Quelques types paraissent s'être maintenus à peu près purs, malgré les influences multiples qu'ont dû subir ces populations par suite des invasions nombreuses qui, depuis la plus haute antiquité, se sont succédé sur le sol de la Syrie et des régions de l'Euphrate et du Tigre.